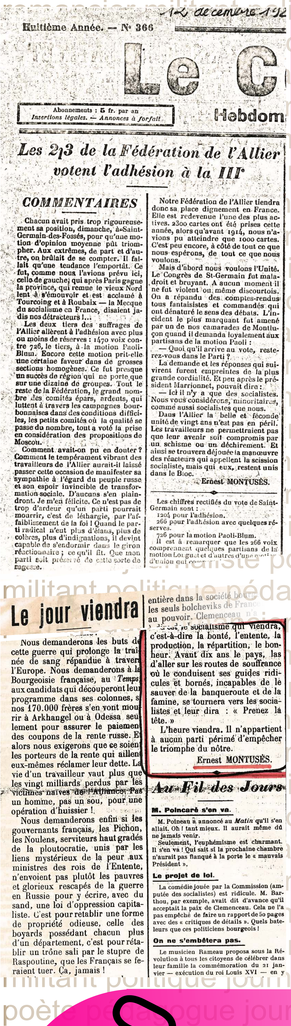
les Amis d'Ernest MONTUSÈS

MONTUSÈS



Huitième Année. — N° 366

Abonnements : 5 fr. par an
Insertions légales. — Annonces à forfait.

Hebdom

Les 2/3 de la Fédération de l'Allier votent l'adhésion à la IIIe

COMMENTAIRES

Chacun avait pris trop rigoureusement sa position, dimanche, à Saint-Germain-des-Fossés, pour que notion d'opinion moyenne pût triompher. Aux extrêmes, de part et d'autre, on brûlait de se compter. Il fallait qu'une tendance l'emportât. Ce fut, comme nous l'avions prévu ici, celle de gauche qui avec Paris gagne la province, qui remue le vieux Nord lent à s'émouvoir et est accloué à Tourcoing et à Roubaix — la Mecque du socialisme en France, disaient jadis nos détracteurs !...

Les deux tiers des suffrages de l'Allier allèrent à l'adhésion avec plus ou moins de réserves : 1470 voix contre 726, le tiers, à la motion Paoli-Blum. Encore cette motion prit-elle une certaine faveur dans de grosses sections homogènes. Ce fut presque un succès de région qui en porte que sur une dizaine de groupes. Tout le reste de la Fédération, le grand nombre des comités épars, ardents, qui luttent à travers les campagnes bourbonnaises dans des conditions difficiles, les petits comités où la quinzaine passe du nombre, tout a voté la prise en considération des propositions de Moscou.

Comment avait-on pu en douter ? Comment le tempérament vibrant des travailleurs de l'Allier aurait-il laissé passer cette occasion de manifester sa sympathie à l'égard du peuple russe et son espoir invincible de transformation sociale. D'aucuns s'en plaindront. Je n'en blâme. Ce n'est pas de trop d'ardeur qu'un parti pourrait mourir, c'est de langueur, par l'affaiblissement de la foi ! Quand le parti vivra-t-il avec plus d'âmes, plus de colères, plus d'indignations, il deviendra capable de s'endurcir dans le gros réactionnaire ; ce qu'il fit. Que mon parti fait pour le de cette sorte de rugueux.

Notre Fédération de l'Allier tiendra donc sa place dignement en France. Elle est représentée l'une des plus actives. 2.500 cartes ont été prises cette année, alors qu'avant 1914, nous n'avions pu atteindre que 1000 cartes. C'est peu encore, à côté de tout ce que nous espérons, de tout ce que nous voulons.

Mais d'abord nous voulons l'Unité. Le Congrès de St-Germain fut malaisé et bruyant. A aucun moment il ne fut violent ou même discourtois. On a répondu des comptes-rendus tous fantaisistes et commandés qui ont dénaturé le sens des débats. L'incident le plus marquant fut amené par un de nos camarades de Montluçon quand il demanda loyalement aux partisans de la motion Paoli :

— Quel qu'il arrive au vote, resterez-vous dans le Parti ?

La demande et les réponses qui suivirent furent empreintes de la plus grande cordialité. Et peu après le président Marrionnet, pouvait dire :

— Ici il n'y a que des socialistes. Nous veux considérons, minoritaires, comme aussi socialistes que nous.

Dans l'Allier la belle et féconde unité de vingt ans n'est pas en péril. Les travailleurs ne permettraient pas que leur avenir soit compromis par un schisme ou un déchirement. Et ainsi se trouvera déjouée la manœuvre des réacteurs qui appellent la scission socialiste, mais qui eux, restent unis dans le Bloc.

Ernest MONTUSÈS.

Les chiffres rectifiés du vote de Saint-Germain sont :
1204 pour l'adhésion.
266 pour l'adhésion avec quelques réserves.
726 pour la motion Paoli-Blum.

Le jour viendra

Nous demanderons les buts de cette guerre qui prolonge la tuerie de sang répandue à travers l'Europe. Nous demanderons à la Bourgeoisie française, au Temps, aux candidats qui découpent dans ses colonnes, au 170.000 frères s'en sont mourir à Arkhangel ou à Odessa seulement pour assurer le paiement des coupons de la rente russe. Et alors nous exigerons que ce soient les porteurs de la rente qui aillent eux-mêmes réclamer leur dette. La vie d'un travailleur vaut plus que les vingt milliards perdus par les victimes naïves de l'Alliance. Pas un homme, pas un sou, pour une opération d'huissier !

Nous demanderons enfin si les gouvernants français, les Pichon, les Noulens, serviteurs haut gradés de la ploutocratie, unis par les liens mystérieux de la pour aux ministres des rois de l'Entente, n'enviraient pas plutôt les pauvres et glorieux rescapés de la guerre en Russie pour y écrire, avec du sang, une loi d'oppression capitaliste. C'est pour rétablir une forme de propriété odieuse, celle des boyards possédant chacun plus d'un département, c'est pour rétablir un trône sali par le règne de Raspoutine, que les Français se feraient tuer. Ca, jamais !

Mais, si le jour viendra, c'est-à-dire la bonté, l'entente, la production, la répartition, le bonheur. Avant dix ans le pays, les d'aller sur les routes de souffrance où le conduisent ses guides ridicules et bornés, incapables de le sauver de la banqueroute et de la famine, se tournera vers les socialistes et leur dira : « Prenez la tête. »

L'heure viendra. Il n'appartient à aucun parti périmé d'empêcher le triomphe du nôtre.

Ernest MONTUSÈS.

Au Fil des Jours

M. Poincaré s'en va.

M. Poincaré a annoncé au *Matin* qu'il s'en allait, c'est mieux. Il aurait même dû ne jamais venir.

Seulement, l'emphémisme est charmant, il rien va ! Qui sait si la prochaine chambre n'aura pas l'audace à la porte le « mauvais Président ».

Le projet de loi.

La comédie jouée par la Commission (majorité des socialistes) est ridicule. M. Barthou, par exemple, avait dit d'avance qu'il accepterait la paix de Clemenceau. Cela ne l'a pas empêché de faire un rapport de 60 pages avec des « critiques de détails ». Quels bobos leurs que ces politiciens bourgeois !

On ne s'embêtera pas.

Le musicien Rameau proposa sous la Révolution à tous les citoyens de célébrer dans leur famille la commémoration du 21 janvier — exécution du roi Louis XVI — en y

Un chant

On a essayé de tronquer la guerre comme on a essayé de tronquer la gloire. Pour un public naïf ce ne sont que les millions de morts qui ont servi la France. C'est comme cela, et le mois dernier, après la pièce théâtral sur l'Arc de Triomphe, et la pièce lourde de la rue, bien des gens ont oublié que la guerre fut immonde. Ils se sont affublés une image de soldats ailant à la mort en riant et en égrenant sous les balles les couplets de la *Madelon*. Ainsi la guerre, si proche pourtant : que l'odeur des charniers flotte encore, est poétisée pour que de nouvelles générations la réclament et la préparent.

Qu'on demande à nos camarades, lentement démobilisés, ce qu'on chantait aux tranchées. *La Madelon* ? Chanson d'étapes, bonne pour l'arrière, faite à Paris du reste, par des civils. C'étaient d'autres refrains qui se répétaient, non imprimés, transmis de bouche en bouche, appris paroles et airs avec une grande rapidité. L'un d'entre eux surtout mérite d'être retenu. Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de bois*, disait l'autre jour, qu'il fut le plus répandu. Il n'y a pas un soldat qui l'ignore. Des millions de hommes l'ont répété et jamais un journal de la bourgeoisie ne le publiera, celui-là !

Le titre variait : A Craonne ! A Verdun ! Mais c'était avec le même ton de profonde mélancolie, traversé par des notes aiguës comme des cris de douleur, que nos pauvres frères de tout le front le chantaient, comme un chant funèbre, un rôle d'agonie :

Adieu la vie, adieu l'amour !
Adieu toutes les femmes !
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Verdun sur le plateau
Qu'on y laissera sa peau
Car nous sommes tous condamnés :
C'est nous les sacrifiés !

Que de plus émouvant que cet adieu à toute la beauté et le bonheur de la terre. Pas de rodomontade. Ce sont des hommes qui parlent, entre eux. Ils avouent leur désespoir « Nous montons là-haut en baissant la tête ». Ils savent que la rafale les attend et qu'elle les couchera « sans même pouvoir se

tout le monde qui a composé le chant humain et douloureux. C'est tout le monde qui l'a chanté. Ce sont les cinq ou six millions de « sacrifiés » qui ont senti l'injustice de la vie, « rose » pour une poignée de privilégiés et si rude pour eux. Pour ceux qui sont sauvés aujourd'hui le poème de l'exode et de Verdun indique un devoir : faire un monde moins cruel et moins injuste.

Ernest MONTUSÈS.

AU POTEAU

L'économie des responsabilités des paisannes, dans la déclaration de la guerre, est toujours au premier plan des préoccupations politiques. Après la conférence syndicale d'Amsterdam, la conférence socialiste internationale de Berne en a discuté abondamment.

Il est trop tôt pour parler avec certitude des origines de la guerre. Avant de porter un jugement définitif et complet, il faut attendre que l'histoire, impartiale dit définitivement toutes les causes du conflit qui, pour le moment, restent encore obscures.

Cependant l'on peut dire — et cela sans rien préjuger de l'avenir — que la politique d'égoïsme, d'arbitraire, d'ambition, de violence et de vengeance pratiquée par tous les gouvernements coalisés devait fatalement nous conduire à la guerre. Ainsi, pour ne parler que de ce qui nous concerne, [illegible] de Delcassé engage fortement la responsabilité de la France. Je sais un homme d'Etat, membre des gouvernements de défense nationale de Viviani et de Briand, qui disait que lorsque l'on connaîtrait tous les dessous de la guerre, on serait étonné de la responsabilité formidable qu'engageraient à certains de nos dirigeants français.

Je n'écris pas cela pour innocenter l'Allemagne, où le pense bien. Pas-tine, en effet, que quelque que soient les fautes et les erreurs de la France et de ses alliés à l'origine de la guerre, elles ne sont rien au regard du crime effroyable commis par l'Allemagne en y ou déclenchant.

Mais à la vérité, les peuples ont été les victimes d'une diplomatie dont les épouvantables combinaisons auraient dû finir avec les autocraties qui l'avaient encouragée et développée dans le reste du monde.

C'est d'ailleurs cette diplomatie à la fois stupide et criminelle qui fait, pendant longtemps, au cours de la guerre, un obstacle à la paix du monde. Les récents débats de Weimar, le duel oratoire qui mit aux prises Ferdinand Déferich, le sac

762 articles signés de Montusès

L'activité journalistique de Montusès est indissociable de son engagement politique. Elle jalonne le chantier de la concrétisation des perspectives socialistes du siècle précédent dans la diversité des courants concurrents qui fourmillent jusqu'en 1914 avant de se clarifier dans l'après-guerre avec le Congrès de Tours en 1921… Il l'exerce dans quatre grand titres de l'époque à Montluçon, à l'échelle du département et au-delà dans la région.

En congé sans solde après que sa « bacillose » l 'ait fait quitter sa classe, Ernest Monstusès se retrouve sans ressources et sans travail. C'est alors qu'une opportunité se présente après les élections municipales de 1900 qui voient la confirmation de la municipalité ouvrière de Montluçon ; le conseil municipal décide la création d'une bibliothèque populaire. Un emploi de bibliothécaire est à créer. Quel meilleur bibliothécaire pouvait-on trouver ?

Dans le même temps Ernest fait ses premières armes de journaliste dans « Le Petit Indépendant de l'Allier », un journal républicain bihebdomadaire, agricole et commercial dirigé par Henri PINGUET à Moulins, ancien normalien comme Ernest et membre du POF, parti nettement marqué à gauche.

11 mai 1901, on trouve bientôt la signature d'Ernest qui vient d'avoir 21 ans dans « le Socialiste de l'Allier ». Il signe désormais MONTUSES (anagramme de SEMONSUT), un pseudonyme qu'il gardera toute sa vie et qui passera à la postérité.

Le poème dédié à Jean DORMOY s'intitule « Premier Mai ».

La statistique portant sur la durée de la collaboration d'Ernest au « Socialiste de l'Allier » fait état de **12** articles en 1901, **22** en 1902 et **30** en 1903, neuf mois avant la disparition du journal…

27 SEPTEMBRE 1904
PARIS-ST-GÉRÈS

COQUINS

Le ton de Montusès ne manque pas d'être piquant !

1880 — 1890 — 1900

une vie…

"Le souffle du fanatisme qui passe sur un pays est le vent qui éteint les lumières pâles et tremblantes de la science…»

Ernest Montusès (La fin des religions - 1906)